



Pax Christi France

Petit aperçu historique

La scène du **Bon Samaritain** se déploie dans l'Évangile selon **Luc** (Lc 10,25-37) au cœur d'un dialogue où **Jésus** fait passer l'écoute de la **Loi** dans la pratique concrète. Un **légiste** se lève « pour l'éprouver » et pose la question décisive du salut, comme si la vie éternelle pouvait se gagner par une formule sûre. Le récit s'inscrit dans la montée vers **Jérusalem**, moment où l'enseignement de Jésus devient plus exigeant, plus intérieur, et plus orienté vers la conversion du regard. Chez Luc, la route, la rencontre et la compassion deviennent un lieu théologique : c'est là que s'éprouve la vérité de la foi.

Avant même l'histoire du blessé, Luc place le lecteur devant une méthode : **Jésus** répond par une question, et renvoie son interlocuteur à l'Écriture. Ce n'est pas un simple échange d'opinions, mais une lecture qui engage : « Dans la **Loi**, qu'y a-t-il d'écrit ? Comment lis-tu ? » Le **légiste** cite alors le double commandement, amour de Dieu et amour du prochain, qui résume l'alliance. La précision « comment lis-tu » indique que l'enjeu est l'interprétation et l'orientation du cœur : lire la **Loi** sans la vivre peut devenir un écran, tandis que la lire en vérité ouvre un chemin de vie.

Ce dialogue de Luc rejoint un motif présent chez **Matthieu** et **Marc** : la question du plus grand commandement. Dans l'Évangile selon Matthieu (Mt 22,34-40), des **pharisiens** s'assemblent et testent **Jésus** par une question de casuistique, espérant l'enfermer dans une réponse partisane. Jésus cite le *Shema* et l'amour du prochain, puis conclut : « À ces deux commandements se rattachent toute la **Loi** ainsi que les **Prophètes**. » La formule est structurante : l'amour devient la clé de voûte qui relie l'Écriture entière, et non un supplément moral facultatif.

Chez **Marc** (Mc 12,28-33), le ton est différent : ce n'est pas d'abord l'hostilité d'un groupe, mais l'intervention d'un **scribe** qui a « apprécié » la réponse de **Jésus** dans une controverse. Jésus répète la hiérarchie de l'amour, et le **scribe** acquiesce en reliant les citations, reconnaissant que cet amour « vaut mieux que tous les holocaustes et sacrifices ». La scène se termine sur une parole rare : « Tu n'es pas loin du **Royaume de Dieu**. » Ainsi, Marc met en relief un chemin d'intelligence et de consentement intérieur, où l'écoute de la **Loi** rapproche réellement du Royaume.

Luc, enfin, prolonge la même question en la faisant descendre sur la route, dans une situation où l'on ne peut plus se réfugier derrière des définitions. Après la réponse juste, une relance surgit : le **légiste** « voulant se justifier » demande : « Qui est mon prochain ? » Ce déplacement est décisif : il ne s'agit plus de savoir quel commandement est premier, mais qui compte comme destinataire de mon amour. C'est à cet endroit que **Jésus** raconte une histoire qui oblige à reconnaître le prochain non par appartenance, mais par compassion agissante.

✨ Charité et vie éternelle

Dans *Lc 10*, **Jésus** inscrit la hiérarchie des commandements dans l'horizon du salut : l'amour n'est pas seulement une règle, il est une entrée dans la vie de Dieu. La question initiale du **légiste** — « *Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?* » — exprime une attente profonde, mais aussi une tentation : réduire la vie éternelle à un mérite. Luc souligne que l'interlocuteur veut « éprouver » Jésus, comme si l'on pouvait mettre la vérité à l'épreuve sans se laisser soi-même toucher. Le salut, pourtant, se reçoit et se vérifie dans une manière d'être et d'agir.

La réponse de **Jésus** est pédagogique : il ne donne pas immédiatement une solution, il renvoie à la **Loi** et à la lecture que l'on en fait. « Comment lis-tu ? » : la question fait passer de la lettre au discernement, de la récitation à l'interprétation vivante. Le **légiste** rassemble les deux commandements, amour de Dieu « de tout ton cœur » et amour du prochain « comme toi-même ». Jésus approuve sans détour : la doctrine est juste, mais elle n'est vraie que si elle devient une pratique, une orientation du quotidien, un style de relation.

Alors **Jésus** répond à la question du salut par une phrase d'une simplicité exigeante : « *Fais cela et tu vivras* ». Le centre n'est pas une casuistique, mais une cohérence : vivre ce que l'on professe. Pourtant, l'homme relance : « *Qui est mon prochain ?* » La question n'est pas neutre : elle cherche une limite, une frontière, une définition qui permettrait de classer. Est-ce seulement le compatriote ? le co-religionnaire ? et qu'en est-il de l'étranger, de l'impur, de l'ennemi ? Ainsi, la **Loi** devient le lieu d'une lutte intérieure entre ouverture et justification.

Luc précise alors ce qui fait l'originalité du passage : il ne s'agit pas seulement d'une parabole au sens strict, mais d'un récit exemplaire construit par **Jésus** pour faire discerner, de l'intérieur, ce qu'est « se faire proche ». L'histoire déplace la question : on ne demande plus « qui mérite mon amour ? », mais « de qui vais-je devenir le prochain ? » Et la conclusion est un envoi : « *Va, et toi aussi, fais de même* ». La **Loi**

d'amour est enseignée comme une pratique concrète, une imitation du Père : entrer dans la vie éternelle, c'est ajuster son agir à la bonté divine.

Vivre la substance de la Loi

La mention de **Jérusalem** et de la route vers **Jéricho** n'est pas un simple détail : elle introduit l'univers du Temple et, avec lui, la figure du **prêtre** et du **lévite**. Tous deux « voient » l'homme laissé à demi mort, mais « passent outre ». Luc insiste sur ce verbe : voir ne suffit pas, et la proximité géographique ne garantit pas la proximité du cœur. Le récit met en tension la connaissance religieuse et l'élan de la miséricorde, comme si l'on pouvait honorer la **Loi** tout en manquant sa substance.

Face à eux, vient un **Samaritain**, voyageur étranger, appartenant à un peuple que beaucoup considèrent comme impur et hérétique. Lui aussi « voit », mais sa vision s'accompagne d'un mouvement intérieur : il est « pris de pitié ». Alors il s'approche, panse les plaies, verse de l'huile et du vin, soulève le blessé, le conduit à l'hôtellerie, et organise la suite avec une prévoyance concrète. La compassion n'est pas un sentiment vague : elle devient une chaîne de gestes précis, coûteux, risqués, qui rendent au blessé une possibilité de vie.

Le contraste entre ces attitudes est volontairement frappant. Alors que la tendance naturelle serait de porter secours, le **prêtre** et le **lévite** réfrènent l'élan, comme si d'autres impératifs — peur, prudence, pureté rituelle, agenda — pouvaient suspendre l'exigence de l'amour. Le **Samaritain**, au contraire, ne restreint pas son cœur : il laisse la miséricorde décider de la priorité. Ainsi, **Jésus** montre que la **Loi** n'est pas d'abord un système, mais une orientation qui se mesure à l'acte de se rendre proche, au moment où cela coûte.

Le choix du modèle est choquant : **Jésus** prend comme exemple un homme que beaucoup de Juifs considèrent comme un **ennemi**. Luc rappelle ailleurs cette hostilité lorsque **Jacques** et **Jean** demandent : « *Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel et de les consumer ?* » (Lc 9,52-55). Ici, l'« impur » devient pourtant l'image d'un cœur ajusté à la miséricorde de Dieu. Le récit renverse donc les catégories : la vraie proximité ne se mesure ni au statut ni à l'appartenance, mais à la capacité d'aimer en acte.



Au niveau de la Non-violence

Pédagogie du dialogue. Répondre à une question par une autre question est un art d'éduquer : **Jésus** ne ferme pas le débat, il ouvre un chemin où l'interlocuteur doit penser, relire, et assumer ce qu'il dit. Cette méthode rappelle la maïeutique de Socrate : aider l'autre à « accoucher » d'une vérité qu'il porte déjà, mais qu'il n'a pas encore reconnue. Dans *Lc 10*, la question « Comment lis-tu ? » fait passer du savoir à la responsabilité : on ne peut plus se cacher derrière une citation.

Une histoire bien construite donne aussi une distance salutaire : au lieu de braquer l'interlocuteur par un reproche direct, elle lui permet d'entrer dans la situation, d'y prendre place, et d'y discerner par lui-même. Le **légiste** peut se défendre contre un argument, mais il est désarmé lorsqu'il est conduit à nommer la miséricorde comme critère. Le récit devient un miroir : il révèle, sans violence, l'écart entre ce que l'on pense juste et ce que l'on fait réellement. Cette pédagogie est déjà une non-violence : elle cherche la conversion plutôt que la victoire.

Le dialogue est ainsi l'un des « **piliers de la paix** » : il suppose une écoute, un langage qui ne domine pas, et une capacité à traverser le désaccord sans humilier. Il demande apprentissage et discipline intérieure : savoir poser une question juste, reformuler, clarifier, reconnaître une part de vérité chez l'autre. C'est un travail de patience, qui refuse la logique du rapport de force et recherche une compréhension qui transforme. Dans l'esprit de l'Évangile, dialoguer n'est pas céder : c'est choisir une voie qui rend possible la rencontre.

Concrètement, cette culture du dialogue se forme : par la **communication non-violente (CNV)**, par la **médiation**, par la **résolution non-violente des conflits**, ou par l'apprentissage de pratiques communautaires de discernement. Là où la violence enferme dans des camps, le dialogue ouvre des passages. Il ne supprime pas la vérité, mais il l'unit à la charité : parler pour construire, et non pour écraser. Ainsi, « va, fais de même » peut devenir une manière de mener nos débats sans détruire la relation.

Charité soignante. Saint Paul recentre lui aussi sur l'essentiel dans l'hymne à la charité (*1 Co 13,1-13*) : « Si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien ». Ce rappel empêche de confondre la foi avec une performance morale ou intellectuelle : sans amour, même la parole religieuse se vide. Dans le **Bon Samaritain**, la charité est précisément ce qui met en mouvement : voir, être saisi de compassion, s'approcher, soigner, et assurer la continuité du soin. La miséricorde devient un acte qui relève, non une émotion passagère.

Dès les premiers siècles, l'Église a compris que cette charité devait prendre des formes instituées. Des villes se dotent de **domus Dei** — qui deviendront des **Hôtel-Dieu** — où la salle des soins est attenante à une chapelle, signe que le service du corps et l'offrande de la prière ne s'opposent pas. Peu à peu se développent des œuvres d'accueil : secours aux pauvres, soin des malades, hospitalité aux voyageurs. La charité n'est pas un luxe spirituel : elle devient une organisation de la proximité, une manière de rendre la dignité visible là où elle est blessée.

Des **ordres hospitaliers** fleurissent, ainsi que des **léproseries** et des maisons d'accueil pour les voyageurs. À travers ces institutions, une intuition demeure : le blessé n'est pas un problème à gérer, mais un frère à reconnaître. Aujourd'hui encore, des **diaconies** se mettent en place pour redonner aux personnes en souffrance toute leur place dans les communautés, non comme « bénéficiaires » mais comme membres à part entière. La charité soignante demande autant de compétences que de compassion : elle implique présence, soin, durée.

Cette compassion s'étend aussi aux générations futures et à l'interdépendance avec l'ensemble du monde vivant : prendre soin, c'est apprendre à répondre aux vulnérabilités visibles et invisibles. Une tradition populaire l'exprime simplement : les femmes lombardes disaient « *sonno tutti fratelli* » — « ils sont tous frères ». La fraternité n'est pas un sentiment vague : elle devient une responsabilité sociale. Dans la parabole, payer l'aubergiste et promettre de revenir signifie que la charité n'abandonne pas : elle assure la suite, elle tient parole, elle s'engage.

L'histoire moderne a vu naître des formes nouvelles de cette charité. Fortement ébranlé par la bataille de **Solférino**, où il entraîne spontanément la population locale à soigner une multitude de blessés, **Henri Dunant** répand l'idée que, dans tous les pays, des organisations humanitaires fondées sur la neutralité et le volontariat doivent pouvoir soigner en temps de guerre. Ainsi naît la **Croix-Rouge**, suivie de la **Convention de Genève**. La charité soignante se fait alors aussi droit et protection, pour que l'humanité demeure possible même au cœur des conflits.

Par la suite, Dunant plaide pour des négociations de **désarmement** et pour une **Cour pénale internationale** capable de juger certains crimes au nom d'une justice qui dépasse les intérêts nationaux. Les sociétés civiles instaurent aussi des cadres : législations réprimant la **non-assistance à personne en danger**, ou posant un devoir d'assistance. Ces dispositifs rappellent qu'un minimum de compassion doit devenir norme commune, et non uniquement élan individuel. Mais une question demeure, lourde et tragique : peut-on, en dernier recours, intervenir par les armes pour prévenir ou limiter des massacres de masse ? Le droit international cherche un cadre, sans jamais supprimer la tension morale.

Charité de prévention. Faut-il attendre que l'homme soit laissé à demi mort pour le soigner ? La compassion n'appelle-t-elle pas à se faire prochain en agissant sur les causes des malheurs, et pas seulement sur leurs conséquences ? La parabole elle-même pose une question implicite : par quels moyens sécuriser la route, réduire la prédation, protéger les vulnérables ? Prévenir, c'est refuser que la charité ne soit qu'une réaction tardive ; c'est chercher la justice avant la catastrophe, et la dignité avant l'effondrement.

L'expérience montre que les luttes contre la violence physique restent insuffisantes tant que persistent misère, injustice et corruption : une part de la violence est **structurelle**. On peut citer l'exemple de **Rajagopal P.V.**, qui entreprend des campagnes contre cette violence en formant de nombreux jeunes à combattre de façon **non-violente** l'exploitation et la pauvreté dans les villages. À partir de la région de **Gwalior**, il élargit l'action à plusieurs États et fonde des institutions d'éducation populaire. La prévention devient alors une stratégie de transformation sociale, nourrie par la patience et la ténacité.

En **1991**, il crée une structure faîtière : **Ekta Parishad**, coalition de mouvements qui aide notamment les paysans sans terres à mieux contrôler les ressources vitales : la **terre**, l'**eau** et la **forêt**. Elle demande la mise en place d'une autorité nationale capable de prendre des décisions de redistribution, dont l'attribution d'une surface minimale à cultiver pour chaque famille. En **octobre 2007**, la marche **Janadesh — 25 000** déshérités de Gwalior à Delhi — vise et obtient des engagements. En **2012**, **Jan Satyagraha** poursuit la pression pour l'application de réformes rurales, et de **2019 à 2021**, la marche **Jai Jagat** relie Delhi à Genève en portant une parole mondiale de justice.

Ainsi, à côté de la charité soignante, l'action **non-violente** peut être une « charité en actes » : inspirée par la compassion, elle travaille à redonner la dignité à chacun et à rétablir la justice pour tous. Elle ne remplace pas le soin immédiat, mais elle cherche à diminuer le nombre de blessés sur la route. Dans l'esprit du **Bon Samaritain**, prévenir, c'est déjà aimer : c'est refuser de s'habituer à l'inacceptable, et organiser des chemins où la vie est mieux gardée.

Parole-clé

"Un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin."



L'amour des ennemis

Dans l'histoire racontée par **Jésus**, c'est un **ennemi** qui révèle la compassion en se faisant proche du blessé. Le renversement est volontaire : l'homme attendu — le **prêtre** ou le **lévite** — ne s'arrête pas, tandis que celui que l'on méprise devient le visage d'une miséricorde agissante. Le **Samaritain** ne nie pas les frontières culturelles ou religieuses, mais il refuse qu'elles aient le dernier mot devant la souffrance. Ainsi, la question « qui est mon prochain ? » se transforme : le prochain n'est pas d'abord celui qui me ressemble, mais celui dont je me rends responsable.

On peut imaginer le trouble du **légiste** : si ce « maudit » a le cœur proche de Dieu parce qu'il aime son prochain, puis-je continuer à le mépriser ? La parabole force une remise en cause des haines héritées et des logiques de clan. Elle ne demande pas d'approuver l'autre ou d'effacer les conflits, mais de briser le cercle où la peur nourrit l'indifférence, et où l'indifférence nourrit la violence. Il devient alors possible d'entrevoir une paix qui commence par un geste simple : s'approcher, soigner, relever.

Cette histoire exemplaire prolonge le sermon des Béatitudes et l'injonction inouïe : aimer au-delà de la réciprocité. **Jésus** déclare : « *Mais je vous le dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous diffament [...]* Que si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? [...] Au contraire, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien attendre en retour. Votre récompense alors sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon, Lui, pour les ingrats et les méchants. Montrez-vous compatissants, comme votre Père est compatissant » (Lc 6,27-36). Le **Bon Samaritain** met ce discours en chair : il montre ce que peut être une compassion qui traverse l'hostilité.

La non-violence chrétienne ne se réduit pas à éviter les coups : elle vise une libération du cœur, capable de regarder l'ennemi sans lui rendre le mal, et d'agir pour la justice sans perdre la fraternité. Aimer l'ennemi ne signifie pas renoncer à la vérité ni à la protection des victimes ; cela signifie refuser la déshumanisation, et croire qu'un autre avenir est possible. La parabole laisse une question au lecteur, comme une porte ouverte : **Alors, suis-je prêt à libérer mon cœur ?**